

DON ZOLIDIS

Les Sept  
ruptures  
d'Amy & Craig





Les Sept Ruptures  
d'Amy & Craig



Don Zolidis

# Les Sept Ruptures d'Amy & Craig

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Sophie Passant

La Martinière **j.**  
FICTION

Photographie de couverture :  
© David Ryle/Getty Images

Édition originale publiée sous le titre  
*The Seven Torments of Amy & Craig*  
par Hyperion, une marque de Disney Book Group, New York  
© 2018, Don Zolidis  
Tous droits réservés.

Pour la traduction française, publiée avec l'autorisation de  
Folio Literary Management, LLC :  
© 2018, Éditions de La Martinière Jeunesse,  
une marque de La Martinière Groupe, Paris.  
ISBN : 978-2-7324-8375-7

[www.lamartinierajeunesse.fr](http://www.lamartinierajeunesse.fr)  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse.

*À Anne*



## Prologue

**J**e sais. Je sais ce que vous avez pensé en voyant la couverture de ce livre : « Super, une histoire d'amour ! » Et c'est une histoire d'amour. Mais je tiens à vous préparer : les héros ne terminent pas ensemble à la fin. Il n'y a pas de *happy end*. *Spoiler alert*.

O.K., j'aurais peut-être dû écrire « *Spoiler alert* » avant, au lieu de le mettre juste après avoir spoilé, mais qu'allez-vous faire, maintenant ? Ne pas lire la suite ?

C'est bon, vous êtes prêts.



# Chapitre premier

## La rupture numéro trois

22 janvier 1994  
Janesville, Wisconsin  
Palmer Park  
23 h 54

Celle-ci aussi m'est tombée dessus sans prévenir. Nous étions dans sa voiture. Une vieille Subaru des années quatre-vingt, gris clair, un peu rouillée. Sa plus grande qualité était d'avoir quatre roues motrices. Avec elle, Amy pouvait circuler n'importe où sur les routes verglacées du Wisconsin. Elle avait aussi le chauffage (la vieille Subaru, pas Amy, évidemment), un atout considérable, et du reste obligé : il était impossible à couper. Il crachait donc un air brûlant, tout droit sorti des bouches de l'enfer.

Je n'y prêtais pas vraiment attention, même si la chaleur compliquait nos étreintes et les rendait plus spongieuses que d'habitude.

On avait gardé nos manteaux. Elle, sa doudoune vert foncé – qui me faisait toujours penser à un champ de mousse islandais –, et moi mon vieux trench-coat de laine noire – style artiste torturé – dont les longs pans s’emmêlaient dans nos jambes.

Il y avait aussi le levier de vitesse. Lequel, en dépit de nos six ou sept épaisseurs de vêtements, s’enfonçait régulièrement dans nos côtes.

N’empêche, globalement, c’était génial. Même si je n’étais pas sûr de la nature du renflement que je sentais sous mes mains – ses seins ou juste une boule de plis dans son gros pull ?

Quand on s’est écartés pour reprendre notre souffle dans l’air moite et lourd, les fenêtres étaient couvertes de buée. N’importe qui en passant devant la voiture aurait compris ce qui se tramait à l’intérieur. Mais vu qu’il était presque minuit, fin janvier, dans le coin le plus boisé de Palmer Park, je ne voyais pas (à part l’abominable homme des neiges) qui aurait pu nous surprendre.

Une chanson de R.E.M. passait à la radio. *Everybody Hurts*, un titre aussi romantique qu’une chanson contre le suicide peut l’être. On l’entendait en boucle, depuis des mois, sur toutes les ondes. Une vraie malédiction.

– Comme c’est profond, ai-je grommelé.

Amy, qui écartait les mèches de ses cheveux blonds collés à sa bouche, n’a rien dit. J’en ai profité pour continuer :

– Tout le monde souffre ? Waouh, tu parles d’une vérité ! Je ne m’en serais pas douté ! Merci, Michael Stipe.

Amy est restée silencieuse. Ce qui tombait bien, parce que j’étais sur ma lancée. Je dois préciser que mes réflexions sur R.E.M. n’étaient pas tout à fait spontanées – j’avais répété mon discours sous la douche avant de

venir. J'étais sûr qu'il était hilarant et qu'il allait ravir Amy si nos baisers n'y avaient pas suffi.

– Genre, il y a vraiment des gens pour qui c'est une révélation ? Des gens qui croient être les seuls à souffrir, qui tombent sur cette chanson et qui se disent : “Oh, mais bien sûr, tout le monde souffre !” Pitié. Toute la chanson est sur ce thème, “Parfois, tout va mal”. On est au courant, merci. R.E.M. ferait mieux de tourner dans les écoles maternelles.

Imaginer le groupe d'étudiants mythique des années quatre-vingt débarquer dans une école maternelle et chanter devant des enfants de cinq ans, c'était mon passage préféré.

Amy ne riait pas.

Elle regardait ses mains. Ses longs cheveux blonds tombaient de chaque côté de son visage comme deux rideaux de velours doré.

Mon estomac s'est mis à faire des nœuds et j'ai senti une sueur froide dégringoler dans mon dos. Ce genre de réactions se produisait de plus en plus souvent dernièrement – Amy décrochait, elle ne bougeait plus, ne disait rien, et ce que reflétait son air absent n'était rien d'autre que mon anéantissement. C'était du moins mon hypothèse.

– J'ai réfléchi, a-t-elle fini par dire.

– Merde.

– Je crois...

– Attends ! Je ne cracherai plus sur R.E.M. Je suis sûr qu'ils sont ultra cool.

– Ce n'est pas ce que...

– C'est le manteau ? C'est ça le problème ?

– Craig, a-t-elle dit sur le ton de ma sœur quand elle veut dire *La ferme, Craig*.

Je me suis tu.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir faire ça.

– Faire quoi ?

Mais je connaissais la réponse. Amy s'est tournée, juste assez pour que je puisse voir les larmes au bord de ses yeux, et du même coup sentir le poignard qui s'enfonçait dans mon cœur. *Paf. Paf. Paf.*

– Sortir avec toi.

Ses mots ont flotté dans l'air un instant. R.E.M. continuait de gémir à la radio. Je ne sentais plus du tout la chaleur débitée par le chauffage.

J'avais déjà testé deux approches au problème « Amy-me-largue ». À savoir :

1. Pleurer.

2. Pleurer encore plus, puis serrer sa mère dans mes bras (inutile de m'interroger).

Il était temps d'explorer une nouvelle voie : celle de l'argumentation.

– Attends. Tu m'avais dit que tu ne romrais plus !

– Je sais.

Elle a cherché un Kleenex.

– Mais maintenant tu romps ?! Ce n'est pas cool ! Tu ne voulais pas que je te colle, alors j'ai arrêté de te coller. J'ai aussi...

– Craig...

– Le chapeau ! Regarde ! Je porte le chapeau !

J'ai enlevé le chapeau qu'elle m'avait offert à Noël pour le brandir sous son nez.

– Ce n'est pas du tout mon genre, les chapeaux, et pourtant je le porte ! Pour toi ! Je porte ce chapeau pour toi !

(D'accord, j'admets que ma technique argumentaire n'était pas la meilleure.)

– Je peux parler ? a-t-elle répliqué.  
Je me suis tu.  
– Je me fiche complètement du chapeau.  
– Ça se voit !  
Elle a levé un regard exaspéré au plafond.  
– Il se passe des trucs en ce moment dont je ne peux pas te parler...  
– Ben tiens, tu m’as déjà fait le coup.  
L’air s’est figé entre nous. C’était méchant. Je savais que c’était méchant.  
D’ailleurs Amy s’est effondrée. Elle se mordait les lèvres maintenant, et je voyais les larmes rouler sur ses joues.  
– C’était ça, ton plan ? ai-je continué. M’entraîner en pleine nuit au milieu de la forêt pour perpétrer un crime mafieux tranquillement ?  
– Non...  
– Sans témoin. Et que personne ne retrouve jamais mon corps.  
– Craig...  
– Pourquoi sortir avec moi si c’est pour me larguer ensuite ?  
– Je ne te largue pas.  
– Ah bon ? On sortait ensemble tout à l’heure et maintenant, apparemment, ce n’est plus le cas ! C’est ça qu’on appelle larguer.  
– O.K., a-t-elle admis. Peut-être.  
– Je regrette d’avoir déblatéré sur R.E.M.  
– Je ne te largue pas à cause de cette chanson !  
– Eh bien je ne vois pas du tout pourquoi tu me largues.  
Elle a coincé ses cheveux derrière ses oreilles.  
– Parce que je n’y arrive pas.  
Douze boas constrictors s’étaient glissés à l’intérieur de la voiture et s’enroulaient tranquillement autour de

ma cage thoracique. J'ai cherché tout ce qui pouvait me sauver.

– Pense comme on est bien ensemble. On ne se dispute jamais, on...

– On se dispute tout le temps.

– Non, jamais !

– On se dispute, là !

– Ce n'est pas une dispute. C'est une *discussion*, nuance. Une discussion sérieuse. Tu veux faire quelque chose d'idiot, et je t'explique pourquoi c'est une mauvaise idée.

– Craig, a-t-elle dit gentiment, je ne veux pas te faire de mal.

C'est ce qu'elle sortait chaque fois qu'elle me faisait mal. Quelqu'un aurait aussi bien pu m'enfoncer un pic à glace dans l'œil en disant : « Je ne veux pas te faire de mal. » *Paf. Paf. Paf.* « Tu ne fais qu'empirer les choses en pleurant et criant. » *Paf. Paf. Paf.* « Ça ira beaucoup mieux quand j'aurai fait l'autre œil. »

– Si tu ne veux pas me faire de mal, *pourquoi me fais-tu souffrir ?!*

– Je ne veux pas te faire souffrir davantage. À l'avenir.

Elle s'est tue. Ses yeux bleus semblaient presque argentés dans l'obscurité.

– Je suis désolée.

J'étais anéanti. Les serpents m'écrabouillaient les côtes. Et l'atroce réalité m'arrachait l'air des poumons.

On était en train de rompre. Encore. Pour la troisième fois. Fini, Amy. Je lui avais dédié mon année de terminale et maintenant, tout s'écroulait. Mes plans pour le bal de fin d'année étaient fichus. Plus la peine de scruter l'océan des vestes et des manteaux, le lundi matin en arrivant au lycée, à la recherche de ses cheveux blonds. Plus de discussions tardives le soir sur des sujets profondément philosophiques.

Plus de séances de baisers après les discussions tardives le soir sur des sujets profondément philosophiques. Plus de sujets profondément philosophiques du tout. Putain de merde, R.E.M. On n'était plus ensemble.

– Je... ah...

J'ai ouvert la portière et me suis précipité dans la neige.

La première chose qu'on se dit quand on se retrouve dehors, au beau milieu d'une nuit de janvier dans le Wisconsin, c'est qu'on est complètement débile. Il faisait froid. Pas froid dans le sens d'un truc qu'on sort du frigo, non. Froid dans le sens de *Dieu n'existe pas*. Un froid à moins vingt. Il tombait un peu de neige, juste un peu, de minuscules flocons, mais plus glacés que la mort.

Ce coin de Palmer Park était vraiment en pleine forêt. Oh, bien sûr, il y avait le parking et des balançoires quelque part, et, si on descendait la colline, on finissait par tomber sur un bassin gelé, mais en réalité les habitants de Janesville avaient renoncé à venir jusqu'ici. Ils avaient mieux à faire. Lutter pour leur survie, par exemple, puisqu'ils avaient un jour stupidement décidé de s'installer dans ce trou perdu, glacial, et où la seule denrée disponible était le cheddar caillé.

Les arbres avaient perdu leurs feuilles, et la noirceur de leurs troncs tranchait, dans un contraste presque irréel, sur la blancheur de la neige à leur pied.

Quand il fait moins de zéro, l'air pique ; j'avais l'impression qu'un million de minuscules bûcherons projetaient sur moi un milliard d'éclats de bois encore plus minuscules. Tout ça parce que mon abruti de manteau n'était pas assez chaud et que j'avais oublié de prendre le chapeau que m'avait offert Amy.

Ce qui ne m'empêchait pas de m'éloigner de la voiture. En titubant, parce qu'à chacun de mes pas mes tenniss

crevaient la mince couche de glace et s'enfonçaient dans la neige molle.

*Suis-moi, par pitié. Suis-moi.*

*Je n'aurais jamais dû oublier le chapeau. C'est débile. Je suis débile.*

J'évaluais aussi les conséquences possibles de mon geste :

1. La mort.

2. Elle s'élançait derrière moi, me rattrape, reconnaît son erreur, et nous retournons dans la voiture, où nous reprenons nos embrassades comme si rien ne s'était passé.

3. Elle s'élançait derrière moi, me rattrape, reconnaît son erreur, mais il est trop tard pour s'embrasser, parce que je suis déjà mort de froid.

4. Elle s'élançait derrière moi, dans le but de reconnaître son erreur, mais ironie du sort, elle meurt de froid avant de m'avoir rattrapé.

5. Je me fais dévorer par le yéti.

– Craig !

*Bingo.*

– Reviens ! Il gèle dehors !

– Non !

Elle a pris le temps d'enfiler ses grosses mitaines rouges (celles qui ressemblent à des pinces de homard femelle), puis elle est sortie de la voiture. Amy était bien mieux vêtue contre le froid, parce qu'elle est bien plus maligne que moi. Elle avait sa grosse doudoune vert foncé, ses mitaines et un bonnet bleu de la même odeur que ses cheveux – la meilleure odeur de l'univers. Je n'avais ni bonnet ni gants, et mon jean avait des trous aux genoux.

– Waouh, on se pèle ! a-t-elle crié.

– Tu l'as dit ! *C'était quoi le problème des premiers pèlerins qui ont décidé de s'installer ici ?*

L'autre truc avec un froid pareil, c'est qu'il étouffe les sons. C'était l'une des nombreuses raisons pour lesquelles je criais. Marrant celle-ci, en fait.

La seconde d'après, elle me serrait dans ses bras. Une opération un peu complexe compte tenu de notre habillement (on devait ressembler à des bébés géants emmitoufflés dans d'épais vêtements de ski).

– Pardon, je suis désolée, m'a-t-elle dit.

Ses cheveux sentaient le soleil, et je me suis autorisé à la serrer dans mes bras.

*Je n'ai plus de petite copine*, disait quelqu'un dans ma tête. *Je n'ai plus de petite copine*. Un constat d'autant plus horrible qu'Amy était la seule petite amie que j'avais eue, la seule fille que j'avais embrassée, et la seule dont j'étais tombé amoureux.

Et on était de nouveau séparés, alors qu'on se tenait aussi serrés que possible dans l'atrocité glaciale qu'est le Wisconsin en janvier. Je suis resté comme ça deux ou trois secondes, le temps maximal avant l'apparition des engelures. Mes larmes, si j'en avais versé, auraient gelé sur mes joues.

Elle m'a enfoncé le chapeau sur la tête.

– J'ai besoin de quelqu'un pour me raccompagner chez moi, ai-je dit.

## Chapitre 2

# Un épisode de mon enfance qui explique cette aberration

C'était le jour de l'anniversaire de mes neuf ans, une fête que je partageais avec ma sœur, Kaitlyn, parce qu'elle est née le même jour que moi.

On est jumeaux, mais – comme vous l'aurez compris – faux jumeaux. À la kermesse du patrimoine génétique, c'est elle qui a remporté le gros lot. J'étais petit, maigrichon et j'avais un épi dressé en permanence au milieu du crâne, comme si une partie de mes cheveux bruns avait décidé, telle une faction séparatiste rebelle, de proclamer son indépendance. Un jour, à l'école primaire, je lui ai donné un bon coup de ciseaux, un événement répertorié depuis dans les annales familiales sous le nom de « coercition capillaire ». J'avais tout le temps le teint hâlé et j'ai mesuré un mètre cinquante jusqu'en seconde. Kaitlyn, de son côté, a maîtrisé très tôt les mystères de la discipline capillaire. Ses cheveux auburn étaient dotés d'une souplesse naturelle. C'est-à-dire qu'ils ondulaient gracieusement, tel le flot chatoyant d'une cascade habitée



*Composition et mise en pages :*  
*Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en octobre 2018  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
61250 Lonrai  
Dépôt légal : novembre 2018  
N° 136409-1 (0000000)

*Imprimé en France*